

ENTRETIEN AVEC ROGER CHARTIER¹

André Dias

Beatriz Feres

A quel moment, dans votre parcours personnel et professionnel, le livre et la lecture passent à occuper le lieu le plus important dans vos études? Quelles oeuvres littéraires forment votre anthologie personnelle? Pourquoi?

Mon premier intérêt pour le livre fut inscrit dans la perspective d'une histoire culturelle statistique et sociale développée dans la tradition de l'école des *Annales* dans les années 60 et 70. Il s'agissait alors de mesurer les conjonctures de la production du livre, sa présence inégale dans les différents milieux sociaux, les contenus thématiques des bibliothèques privées, etc. Un tel projet était l'héritier du livre fondateur de l'histoire du livre: *L'Apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, publié en 1958. Peu à peu, cette approche (tout à fait nécessaire) a laissé quelque insatisfaction. Elle ne permettait pas de comprendre comment les lecteurs lisaient, comment ils interprétaient ou utilisaient les livres dont ils s'emparaient, quel était leur rapport avec l'écrit. De là, est né le projet d'une histoire de la lecture, ou plutôt des lectures, qui s'efforce de caractériser dans leurs différences historiques et sociales les pratiques de lecture, de reconstruire les catégories d'interprétation, les horizons d'attente ou les usages de l'écrit des différentes communautés de lecture et qui élargit la perception de la culture écrite, prenant en compte tous les écrits qui ne sont pas des livres. Cette perspective ne pouvait pas ignorer que la construction du sens d'un texte ne dépend pas seulement de son texte mais aussi de la matérialité de son inscription, des formes de sa

¹ As perguntas, originalmente em português, foram traduzidas por Maria Elisabeth Chaves de Mello, professora de francês no Instituto de Letras da UFF.

circulation, des modalités de sa réception. C'est pourquoi, je crois, une nouvelle histoire du livre, mais pas seulement de lui, s'est bâtie à partir du croisement entre trois traditions scientifiques: l'histoire sociale des pratiques culturelles à la manière française, l'histoire de la culture écrite saisie dans son entier proposée par Armando Petrucci, et la bibliographie, élargie en étude de la matérialité des textes, dans la tradition anglaise et américaine (sans oublier la Nouvelle-Zélande, patrie de D.F. McKenzie, et l'Australie).

Une autre mutation fondamentale a été l'effacement de la frontière rigide entre les grandes œuvres de la littérature, objet de l'attention de l'histoire de la littérature et les textes "sans qualités" propres au travail historique. Pour moi, l'approche qui lie l'étude des textes, l'analyse de leur matérialité et l'histoire de leurs lectures s'applique aussi bien au plus modeste poème de la "literatura de cordel" qu'à Molière, Cervantès ou Shakespeare (pour prendre trois auteurs sur lesquels j'ai travaillé et qui font partie de mon "anthologie personnelle". Respecter les œuvres littéraires dans leur différence (et leur force ou beauté) n'interdit pas de reconstruire les conditions de leur possibilité, les formes multiples de leur publication et la série des interprétations et appropriations qui en ont été faites.

Dans l'article "Mort ou transfiguration du Lecteur?", publié au Brésil en 2002, vous affirmez:

...a revolução eletrônica, que parece repentinamente universal, pode também aprofundar, e não reduzir, as desigualdades. É grande o risco de um novo "iletrismo", definido não mais pela incapacidade de ler e escrever, mas pela impossibilidade de aceder às novas formas de transmissão do escrito – que não são baratas, longe disso.

Dix ans après cette assertive, aujourd'hui, le risque s'est-il avéré réel, ou y-a-t-il un équilibre des tensions autour de cette question?

Le risque existe toujours, dans des sociétés où s'aggravent les inégalités économiques et sociales. Mais il me semble qu'aujourd'hui devrait être plus fortement soulignée une autre division: celle qui sépare les

génération. L'image de la navigation sur le réseau, devenue si familière, indique avec acuité les caractéristiques d'une nouvelle manière de lire, segmentée, fragmentée, discontinue, qui défie profondément la perception des livres comme œuvres, des textes comme des créations singulières et originales, toujours identiques à elles-mêmes et qui, pour cette raison même, sont la propriété de leur auteur. Cette tension entre la conception traditionnelle des œuvres et les modalités de sa lecture est particulièrement aiguë pour les plus jeunes générations de lecteurs qui entrent dans la culture écrite face aux écrans des ordinateurs. Leur pratique de lecture, très immédiatement et spontanément habituée à la fragmentation des textes, quels qu'ils soient, heurte de front les catégories forgées à partir du XVIII^e siècle pour définir les œuvres à partir de leur singularité, leur identité et de leur totalité. L'enjeu n'est pas mince. Il peut conduire soit à la possible introduction dans la textualité numérique de dispositifs capables de perpétuer les critères classiques de définition et perception des œuvres, qui sont ceux-là mêmes qui fondent la propriété littéraire, soit à l'abandon de ces critères au profit d'une nouvelle manière de produire, percevoir et de penser l'écrit, tenu pour un discours continu dans lequel le lecteur découpe et recompose les textes en toute liberté.

Du rouleau à l'e-book, outre le fait que la culture écrite retrouve des formes de plus en plus variées de dissémination, elle acquiert aussi, grâce aux nouveaux supports et à la croissance de l'industrie du livre, des paratextes éditoriaux, qui sont de véritables "saisisseurs" de lecteurs, comme le design, de plus en plus créatif, des formes originelles, des illustrations élaborées et porteuses de représentations qui suscitent l'identification du lecteur, parmi d'autres ressources. Pourquoi, alors, il semble encore si difficile de conquérir de nouveaux lecteurs?

Une des réponses de l'édition classique au défi lancé par le monde digital a été, pour certains genres de livres, de capter dans la forme imprimée certaines des possibilités permises par la forme numérique. Je ne sais aussi ces initiatives permettent de conquérir de "nouveaux lecteurs". L'exemple du livre de poche, après la Seconde Guerre mondiale, devrait

nous conduire à un jugement prudent. Cette nouvelle forme du livre, bon marché, accessible à (presque) tous, n'a pas d'emblée élargi le public des lecteurs, mais plutôt permis plus de lecture à ceux qui déjà lisaient. Gagner de nouveaux publics au livre et à l'écrit ne dépend pas, ou pas seulement, des propositions éditoriales mais d'un travail pédagogique qui doit persuader le "digital natives" qu'ils peuvent et doivent lire d'autres textes que ceux de leur I-Phones ou I-Pad. C'est là la tâche, je crois, de l'école, de l'université, des bibliothèques. Dans le monde digital, le problème est moins celui de l'absence de lecture (les écrans du monde contemporain sont des écrans d'écrits), mais celui des raisons, des manières et des supports de la lecture.

4 – Dans une contemporanéité marquée par les multimédias et par la valeur de l'image en mouvement, les adaptations des livres, au cinéma et à la télé, sont de plus en plus exploitées. Le texte, l'"histoire elle-même est disséminée, bien que par d'autres moyens. L'excès d'adaptations pourrait-il "tuer" le livre?

Je ne crois pas. Le phénomène est aujourd'hui spectaculaire mais il n'est pas nouveau. *Don Quichotte* a été connu grâce à de multiples «adaptations»: œuvres théâtrales, fêtes aristocratiques, carnavalesques ou religieuses, estampes et illustrations, éditions abrégées, éditions pour enfants, opéras. Et à partir du XXe siècle, films, séries de télévision, comédies musicales. Et l'on peut dire la même chose des romans les plus lus du XVIIIe siècle : *Pamela* et *Clarissa* de Richardson, *Paul et Virginie*, *La Nouvelle Héloïse*. Les héros de la fiction toujours sortent des pages des livres qui racontent leurs aventures. La question de savoir si les spectateurs de leurs incarnations font retour aux pages des livres. Il semble que, parfois, c'est bien le cas. Permet de le penser, dans de nombreux livres de poche, la présence sur la couverture d'une image du film qui a adapté l'œuvre. Là encore, la tâche des institutions est d'expliquer la relation (ou les écarts) entre l'œuvre et ses adaptations et d'inciter les spectateurs à devenir lecteurs. Mais rien de cela n'est évident. Il y faut de la compétence et de la patience.

5 – Le livre, en tant que bien culturel, généralement associé - y compris les campagnes pro-lecture commandées par le gouvernement brésilien - comme un objet de plaisir, qui est associé avec le divertissement, à la rêverie, à l'illusion. Que pensez-vous de campagnes en faveur de la lecture? Dans quels éléments ils devraient se concentrer sur?

L'essentiel pour moi, comme pour beaucoup de «promoteurs de la lecture» est la formation du citoyen. Les livres, et pas seulement eux, doivent transmettre la capacité de chacun à la critique des flux d'informations qui submergent les sociétés contemporaines. Il faut enseigner chaque citoyen-lecteur à déchiffrer les pièges des images, des discours obligés, des évidences qui n'en sont pas mais paraissent telles à force de répétition. Le plaisir de lire, qui peut être la raison d'entrer en lecture, ne doit pas masquer cette exigence de lucidité que doit pouvoir exercer chaque lecteur-citoyen. De là, le paradoxe de campagnes en faveur de la lecture organisées par des institutions qui pourraient devenir la cible des jugements critiques permis par la connaissance. Mais les promoteurs de lecture le savent et peuvent contourner la difficulté par des initiatives qui associent étroitement le livre et la démocratie, la défense de l'écrit et du livre et la constitution d'un espace public où chacun, comme le désirait Kant, peut exercer son jugement critique à partir de ses lectures.

Todorov, dans *La littérature en danger*, fait les considérations suivantes:

Sendo o objeto da literatura a própria condição humana, aquele que a lê e a compreende se tornará não um especialista em análise literária, mas um conhecedor do ser humano. Quer melhor introdução à compreensão das paixões e dos comportamentos humanos do que a imersão na obra dos grandes escritores que se dedicam a essa tarefa há milênios?

Comment voyez-vous les affirmations de l'auteur bulgare? Selon vous, dans quelle mesure les arts, d'une façon générale, et la littérature, à son tour, pourraient-ils rapprocher les hommes, en tant qu'humanité?

Je pense, comme notre «penseur bulgare», bien français en fait, que certaines œuvres permettent de construire une réflexion sur ce qui essentiel: les relations entre les individus, les formes d'exercice de l'autorité, le rapport à la nature, la croyance. Ma seule réserve serait, peut-être, un usage rétrospectif et anachronique de la catégorie de "littérature". Le mot, dans son sens moderne de "belles-lettres", n'apparaît qu'au XVIIIe siècle comme la chose elle-même puisque ce n'est qu'à ce moment que se lient les notions ce qui, pour nous, définissent la littérature : la singularité de l'écriture, l'originalité de l'œuvre de fiction, la propriété intellectuelle, le nom d'auteur, la fétichisation du manuscrit autographe, les archives littéraires. Auparavant, avant l'association de ces catégories, les frontières entre les genres sont perméables, les créations sont souvent collectives, l'invention est située au sein de l'imitation, et les auteurs ne sont pas propriétaires de leurs œuvres. Je dis cela pour éviter une vision trop idéaliste ou essentialiste de la "littérature" qui, en fait, la comprend à partir d'une universalisation d'une définition historique particulière.

7 – Pourrions-nous affirmer qu'il y a une crise de la lecture littéraire, de nos jours? Comment se tiendrait-elle dans les diverses couches sociales et quelles en seraient les conséquences historiques les plus évidentes?

Il me semble que le diagnostic de "crise de la lecture littéraire" renvoie à trois données essentielles. D'abord, l'élargissement social des enfants et adolescents scolarisés dans l'enseignement secondaire et l'université. Ils ne sont plus seulement les "héritiers" d'une culture familiale et lettrée transmise par la familiarité avec le livre, les lectures fréquentes, les conversations. Ensuite, le recul du livre et de la littérature dans l'enseignement. Le temps n'est plus, je crois, où dans l'enseignement secondaire français on étudiait (même longuement, peut-être trop longuement) des œuvres classiques (ou moins classiques: en seconde, mon professeur de français avait choisi *Nicomède*...). Enfin, la lecture des écrans, tous les écrans, très petits ou plus grands, n'est pas "littéraire" si l'on entend par là la lecture d'une œuvre entière ou, du moins, la compréhension de la relation entre chaque fragment et la totalité du texte. La lecture digitale est segmentée, décontextualisée, hypertextuelle

et suit ne pas ou n'apprécie pas les critères exigée par l'œuvre littéraire: la continuité du récit, la perception de la totalité, la familiarité avec le livre. Seul la seconde de ces transformations peut être corrigée par des décisions et actions volontaires qui replaceraient le livre en tant que tel, œuvre et objet, au cœur de la pédagogie et qui donneraient une large part aux œuvres majeures de toutes les cultures, qui ont scandé l'histoire de l'humanité. Ainsi pourrait être contrebalancé les effets culturels de la nécessaire démocratisation du recrutement scolaire et ajouté à la culture des réseaux sociaux, des tweets, des jeux vidéos et des citations sans contexte celle des livres et des œuvres.

8 – Quelle serait la place de la lecture, spécialement des oeuvres littéraires, dans le monde d'aujourd'hui?

Un lieu important mais pas unique, ni hégémonique. Les citoyens d'aujourd'hui ont aussi besoin d'une culture scientifique et technique. Ils ont besoin aussi des connaissances historiques qui permettent de mieux percevoir les héritages et les ruptures du monde dans lequel ils vivent. Ils doivent également être dotés des savoirs qui les laissent moins démunis ou ignorants face aux mécanismes économiques complexes qui déterminent leur existence. Pour moi, la littérature, qui nourrit la connaissance de soi et du monde, participe de ce nouvel humanisme critique (qui peut même être numérique) qui rend plus difficile l'imposition des fausses certitudes et des vérités établies, qui démonte les contraintes qui transforment en "naturelles" les dominations socialement construites, qui n'oppose pas le rêve et la connaissance.